La vie est drôlement faite (Kigali, Rwanda)

Moïse, devant l'ancienne maison de sa mère, avec la sienne que l'on voit en arrière.

Par Laurence C.Vincent, 04-2019

Un écrit bien différent que Flytrippers a accepté de publier (merci!), toujours bien authentique et sans artifices, sur la vie d'un jeune que j'ai rencontré. Petite touche de sérieux, petite touche d'humour. En espérant vous inspirer et vous faire apprécier votre journée. Bonne lecture! ☺

La rencontre

Moi : La vie est drôlement faite. Quand j'ai rencontré les bailleurs de fonds, collaborateurs et volontaires de l'ONG APECOS (Association pour la prise en charge des orphelins du SIDA), j'étais dans la réception d'une auberge de Kibuye, au nord-ouest de Kigali, en train de faire mon check out. Je cherchais un deuxième endroit qui souhaiterait avoir une petite Québécoise bien motivée à donner de son temps. Quand même […]. On a donc convenu que j'allais aller la semaine suivante faire un tour à leur propriété, afin de discuter de leurs activités, leur mission, leurs réussites et leurs besoins. Je me suis présentée sur leur terrain plein de vie à Kigali.

Évidemment, le besoin principal, c'était le financement. Bon, j'ai fait une collecte de fonds en 2015, j'ai pas mal épuisé mon réseau alors je ne peux pas dire que j'étais friande à l'idée de recommencer. Par contre, l'organisation m'a semblé vraiment très inspirante. Parmi le microfinancing sans intérêts et le parrainage scolaire (dans une approche plus holistique que ça), ce qui m'a le plus marqué, c'est que grâce au soutien de leur organisation, il y avait un des jeunes qui allait aller à l'université. Sans trop penser, les mots sont sortis de ma bouche et j'ai offert d'écrire un court texte sur lui, un texte qui pourrait ensuite être utilisé pour les collectes de fonds. Comme si raconter l'histoire d'un des jeunes allait remplir le portefeuille de l'organisation pour permettre à d'autres d'avoir accès à l'éducation… En tout cas, ma mission, ça l'a été d'essayer.

Quand j'ai rencontré le futur infirmier (Moïse) qui s'apprêtait à commencer l'université en avril 2019, en sciences infirmières (ma profession, right?), j'ai bien compris que j'avais BEN du culot. Je ne connaissais rien encore. Mon monde était (est) déconnecté du sien. Je l'ai contacté via WhatsApp, une application mobile et on s'est donné rendez-vous quelques jours plus tard. Saviez-vous que sur la planète, il y a plus de personnes avec un téléphone cellulaire qu'avec une toilette? Je pense que j'ai oublié le contexte où j'allais rencontrer un jeune qui ***doit*** *avoir l'aide d'une organisation financée majoritairement par* ***des donateurs de Belgique*** *(pas du Rwanda) pour pouvoir étudier. Je lui ai donc proposé trois cafés situés à Kigali, où l'ont pourrait se rencontrer. Évidemment, c'était établi, j'allais lui payer la boisson. Dans mon confort et mon luxe de pouvoir m'offrir des cafés lattés à 2 euros tous les jours, je n'ai pas pensé au fait que ça allait être sa première fois dans un café, et son premier latté, à vie. Ce n'est pas étonnant qu'il ait mis BEAUCOUP de sucre, s'est trempé les lèvres et n'ait pas osé y retoucher… on s'entend que y'a pas beaucoup de gens qui aiment le café la première fois, que c'est un goût qui se développe, mais dans quel but (oh combien inutile) au juste?*

Plus j'écoutais son histoire, plus je me disais que j'étais effrontée. Plus je me disais que je ne pourrais pas raconter son récit en assez de mots, ou avec les mots assez justes pour pouvoir leur donner l'importance et l'attention qu'ils le méritaient. Je l'écoutais et je me disais : « Jeez que t'es bon », « câline que je suis chanceuse », « parle-moi plus, dit moi plus, je veux comprendre ». On était censé se rencontrer pour une petite heure; une rencontre qui a finalement duré 4 heures. Puis, quelques jours plus tard, Moïse m'a invité à aller chez lui.

Moïse

Mon introduction

Lui : Je m'appelle Moïse, j'ai 23 ans et je suis né en 1996, à Kigali, au Rwanda. Je suis né d'une mère et d'un père, comme tous. Par contre, moi, mon père est décédé avant que je n'aie le temps d'apprendre à parler. Quant à ma mère, elle est morte du VIH/SIDA avant d'avoir l'opportunité de lui demander comment mon père, ou ma sœur cadette de 6 ans sont morts. Chaque histoire est unique et vécue d'une certaine manière. Par contre, des récits d'abus physique, de malnutrition, de travail acharné, d'orphelins, de transmission de VIH, de lutte et de quête pour l'éducation… il y a en a encore beaucoup au pays.

La rue

Lui : L'homme qui a remplacé mon père dans notre petite maisonnée faite de terre était abusif. Comme j'étais l'aîné, je pense que j'en ai écopé davantage. La vie à la maison… c'était l'insécurité et la peur. J'ai donc fui cet homme à l'âge de 7 ans. Cela signifie que j'ai quitté ma mère ainsi que ma fratrie pour habiter dans la rue avant même l'adolescence. Je mendiais pour survivre. Je réussissais parfois à avoir un toit pendant quelques jours, mais j'avais peur que ma mère sache où je me trouve et m'oblige de revenir à la maison. Je ne restais donc jamais longtemps au même endroit pour ne pas qu'elle me repère. La réalité c'est qu'elle avait déjà deux autres enfants à faire vivre; elle n'avait certainement pas le temps de venir à ma recherche. Je n'ai cherché qu'une seule fois l'aide de maman. J'avais des sueurs intenses, mon petit corps tremblait. Je pensais que j'allais mourir. J'ai craqué, j'ai décidé de lui demander de me soigner. Elle m'a amené à l'hôpital et a veillé sur moi jusqu'à ce que je sois guéri de la malaria et que je puisse retourner dans la rue. Son cœur de mère devait être brisé par ma décision de ne pas revenir avec elle à la maison. En même temps, la vie était très difficile pour elle aussi et elle avait assez de bouches à nourrir. Ces trois ans dans la rue auront été trois années à manger des restants ou des dons de nourriture, à chercher une place pour dormir et à me débrouiller pour survivre. C'était ça mon 7 ans. C'était ça, mon 8 ans. C'était en partie ça, mon 9 ans.

Moi : Je ne peux pas dire que j'ai eu le 7 à 9 ans idéal, mais je peux quand même vous dire qu'à 7 ans, je faisais une lettre au Père-Noël pour avoir une trottinette [que j'ai eu, merci Père-Noël!). À 8 ans, je choisissais quoi mettre le matin entre ma nouvelle robe à fleurs ou mon nouveau jeans pattes d'éléphant. À 9 ans, on déménageait et je décidais de la couleur de peinture de ma chambre. Pourquoi ne pas prendre 30 secondes, et vous demander… vous faisiez quoi, vous, entre 7 et 9 ans? Vos enfants de cet âge-là, ce sont quoi leurs décisions? La vie est drôlement faite. Dans nos pays développés, on vit dans une telle abondance où on gâte nos enfants de tellement de bidules inutiles (scusé, je l'ai dit), à aller jusqu'à changer leur literie pour de plus beaux draps quand on trouve qu'ils sont ***« out »*** *en termes de mode. On oublie que des jeunes comme Moïse, qui ne pourraient même pas voyager sans être accompagnés, font des choix d'adultes et couchent dans l'herbe, en petite boule pour se réchauffer.*

Son départ

Lui : Avec le programme rwandais interdisant aux jeunes d'habiter dans la rue et le départ de mon beau-père, je suis retourné à la maison. Ma maison…un petit nid maintenant sûr. Notre famille était enfin réunie.

Ma mère était l'une des femmes qui se promènent dans les rues de Kigali avec un panier de fruits et de légumes en ballant sur sa tête. Elle achetait des produits qu'elle revendait. Avec le maigre salaire qu'elle réussissait à gagner, mon frère, ma sœur et moi avions en général un repas par jour. Parfois, c'était du maïs. Parfois, c'était des pommes de terre. Parfois, c'était plus complet avec des haricots rouges... ça dépendait de ce qui était le moins cher ce jour-là ou de ce qu'elle **pouvait** payer. Il arrivait qu'on ne mange pas… Combien de soirs a-t-elle dû avoir envie de nous nourrir en utilisant l'argent qu'elle avait en fin de journée (disons 3$?)? Si elle puisait ainsi dans son capital, comment allait-elle racheter des fruits et des légumes à vendre pour nous faire manger le lendemain? Ces soirs-là, nos ventres grondaient, mais au moins, ils grondaient à l'unisson.

Moins d'un an plus tard, comme ma plus jeune sœur et mon père, maman nous a quittés aussi. Le VIH/SIDA a pris une vie de plus au Rwanda.

S'impliquer

Lui : C'est là qu'APECOS a vraiment commencé à changer nos vies. L'ONG a pris la facture de l'hôpital et a organisé l'enterrement de notre mère. J'étais trop jeune pour prendre soin de ma famille, donc on a dû être séparés. Mon frère est allé vivre à plusieurs heures de route de Kigali, tandis que ma sœur, elle, habitait toujours dans la capitale, mais à plusieurs kilomètres. Sans argent pour le voyagement, même si elle était en fait assez près, il m'était impossible de la visiter. La famille était brisée.

Moi : J'ai eu honte. La deuxième fois que j'ai rencontré Moïse, c'est lui qui m'a demandé qu'on se revoie. Je me rappelais qu'il m'avait dit qu'il habitait ***non loin*** *d'APECOS, donc j'ai proposé que l'on se rejoigne là-bas. J'avais d'innombrables crayons pour les enfants à leur remettre (donation d'une sympathique dame du Québec, merci!), alors je devais y aller de toute façon. Ça m'arrangeait. Il était assis sur une chaise, à manipuler son cellulaire la tête baissée. « Je suis prête », que je lui dit. Il exprime qu'il est étonné que j'aie accepté (évidemment que j'allais dire oui!). « On y va? Combien de temps pour s'y rendre? » Il me répond que c'est peut-être un peu long s'y rendre à pied pour moi… 1h15. […] Il venait de marcher* ***1h15 de chez lui*** *pour me rejoindre afin qu'on se rende ensemble à sa maison… à 1h15 de marche. [Je fonds de honte]. Je reste debout et après quelques secondes, je pense à notre première journée… où je réalise maintenant qu'il a dû marcher pour qu'on se rejoigne au café, ce qui a dû lui prendre BIEN PLUS de temps… Pire, avant de se quitter cette première fois, je lui avais glissé un petit 6$ dans la main, par principe que je me disais… il avait eu un sourire qui valait tous les 6$ de mon portefeuille. Debout, je me demande s'il a marché pour retourner chez lui cette fois-là. Moi, je prends la moto tous les jours, pour tous mes déplacements. Mais quand tu luttes pour trouver un emploi, quand ta journée de travail à sueur de front et de poussière te paie 1.5$ comme pour Moïse... tu ne veux pas (ne peut pas) payer 70 cents pour une moto qui va te conduire dans un café ou à APECOS pour voir la jeune Canadienne de 25 ans. Moi aussi j'aurais marché. […] J'ai eu (encore) honte.*

En direction de chez Moïse, en moto. On peut voir des jeunes avec leur bidon d'eau.

Lui : La maison était vide. Dans le but de suivre ma scolarité, financée par APECOS (vous), j'ai dû habiter seul. Ces murs qui, peu de temps avant, étaient vides de nourriture, mais remplis des rires de ma mère, de ma sœur et de mon frère, étaient maintenant VIDES de tout. Au moins, une femme vivant avec le VIH, aussi aidée par l'ONG, venait régulièrement me rendre visite pour s'assurer de mon « confort ». C'était ça, mon 10 ans.

Je répondais aux exigences de l'école avec facilité. Je pense que ça explique pourquoi les gens de plusieurs milieux, qui avaient remarqué mon potentiel, ont participé d'une manière ou d'une autre à ce que je poursuive mes études. Sans leur support, à me trouver des manuels, un uniforme et à m'encourager… jamais je n'aurais terminé mon primaire et mon secondaire.
On me disait « Moïse, tu ne peux pas seulement exécuter et travailler dans les rues comme les autres, tu es trop brillant pour ça ». Quand tes besoins de base ne sont pas remplis, étudier devient superflus. Ce sont donc les coordonnatrices d'APECOS, qui, une après l'autre, m'ont personnellement pris dans leur famille. J'ai quitté les murs d'argile de ma défunte maman. Je me retrouvais avec un lit, avec des repas de garantis. Je pouvais même manger deux fois par jour… j'avais le choix. ''It was wonderful''*, qu'il me répond avec des yeux pétillants.*

Moi : Pendant ce temps, ici chez nous dans la plupart des familles on se demande « qu'est-ce que ça te tente de manger pour souper? ». On se chicane sur les oublis de la liste d'épicerie. « Ah non maman, tu ne m'as pas acheté les bons biscuits ! », que j'ai sûrement dit à ma mère à 10 ans.

L'école
Lui : Une fois qu'APECOS apporte son aide à un jeune pour lui permettre d'étudier, une condition ultime doit être remplie : il doit aller à l'école. Mon frère et ma sœur ont également eu accès aux études, par la prise en charge de l'association.

Moi : La famille de Moïse fait partie d'une trentaine de jeunes parrainés, en plus de l'autre vingtaine dont APECOS paie les études à partir des dons généraux. Peu importe, l'ONG finance toujours d'où le jeune est rendu dans son parcours scolaire, jusqu'à la fin de son secondaire. Pas de demies-mesures. Le montant amassé lors du parrainage est supérieur aux besoins en termes d'études de manière à ce que de l'argent supplémentaire soit mis de côté pour les imprévus : la maladie, le manque de nourriture durant une période, le logis, l'uniforme obligatoire perdu. Il y en a… des imprévus.

Lui : J'ai réussi à performer assez pour finir premier de la cohorte en sciences. La chimie, la physique, les mathématiques… je trouve ça plutôt simple. J'ai eu des notes presque parfaites dans toutes les matières. Mon rêve aurait été d'être médecin, mais je veux pouvoir commencer à travailler plus tôt. Les études en sciences infirmières sont moins longues, mais surtout moins chères. Déjà qu'habituellement l'organisation ne finance pas l'université parce qu'elles sont beaucoup plus coûteuses.

Moi: Véronique (*bailleur de fonds d'APÉCOS), s'est démenée pour réussir à dénicher du financement afin que Moïse étudie à l'université.* 'It's wonderful'', *qu'il me répond avec un sourire en jouant avec ses mains.*

La communauté

Lui : Après avoir vécu dans la rue, je ne parlais pas vraiment. Par contre, j'étais obligé pendant les vacances, comme les autres enfants, d'aller deux fois par semaine à APECOS où des animations, des jeux et des activités étaient organisés. J'ai appris à parler et à m'exprimer en public. Ça me permettait de décrocher. C'est un peu comme si on s'était bâti une communauté de plus de 50 jeunes. 50 jeunes dont la mère, le père ou les deux sont décédés, souvent atteints du VIH. 50 jeunes dont plusieurs ont eux-mêmes la maladie… Ce qui manquait, c'était ma famille… composée maintenant de mon frère, et de ma sœur qui a été infectée, elle aussi, par le VIH.

Ancienne maison de sa mère (louée) et la sienne avec la fenêtre au carrelage rouge.

La maison

Lui : Quand ma mère est décédée, la maison n'a pas été vendue. On a cependant décidé, avec l'équipe d'APECOS, de modifier celle-ci pour pouvoir la louer et de me bâtir une petite demeure à côté où je pourrais, un jour, avoir ma sœur et mon frère avec moi. Faire ça a permis d'amasser 20$ par mois qui servait (sert) à différentes dépenses comme un sac de riz quand on ne parvenait pas à manger assez. J'ai travaillé de nombreuses heures, j'ai manqué de travail plusieurs fois, mais quand j'ai finalement réussi à économiser assez d'argent, je suis allé à la frontière du Kenya où mon frère habitait, puis je l'ai ramené. J'ai aussi pris ma sœur sous mon aile, dans notre nouvelle maison.

C'est Véronique, qui travaille si fort pour amasser des dons pour l'ONG, qui a réussi à motiver un groupe d'étudiants belges à se donner comme mission d'équiper notre maison à 2 pièces. Moi et mon frère on passait la nuit collés dans le lit du dessus. Ma sœur, elle, dormait dans la partie du bas du lit superposé. Je ne peux pas dire que la vie était (est) simple, mais au moins, j'arrivais à nous faire manger deux fois par jour, puis on dormait enfin ensemble.

You're wise

Moi : Vous voulez parler de résilience? De courage? D'ingéniosité? Parlez à Moïse. Il ne s'est pas satisfait de dormir à trois dans leur chambre, à se réveiller l'un après l'autre pour cuisiner, pour étudier, pour… vivre. Les volontaires d'APECOS qui rendent visite mensuellement à tous les individus que l'ONG accompagne pour assurer un suivi ont eu toute une surprise. À 21 ans, Moïse a creusé dans le jardin pour trouver de la terre, l'a mixé à de l'eau et a fabriqué des briques. Il a étonné l'équipe avec la demande qu'on puise dans « ses économies d'imprévus » pour avoir de la tôle afin d'agrandir sa maison parce qu'il avait tout préparé pour ajouter une pièce à leur domicile. Sans la tôle (200$), la pluie allait détruire rapidement la nouvelle chambre, qui allait pourtant faciliter leur vie. À voir le travail et la maison, rien de tout ça n'était un luxe. Vous, avec 200$, vous faites quoi? Quand j'ai visité Moïse, il habitait avec sa sœur alors que son frère était en pensionnat jusqu'aux vacances scolaires. Le seul problème était le manque d'électricité, dû à un court-circuit quelques mois plus tôt. Sans fenêtre, leur chambre demeurait très sombre. Autrement, il disait se considérer comme confortable.

La maison de Moïse avec la pièce ajoutée. Au fond à droite, la maison de sa mère.

« Moïse a creusé dans le jardin pour trouver de la terre, l'a mixé à de l'eau et a fabriqué des briques.[…] Il a étonné l'équipe […] il avait tout préparé pour ajouter une pièce à leur domicile. »

Moïse, à l'intérieur de sa maison qu'il a agrandie. Les meubles ont été offerts par le groupe d'adolescents belges.

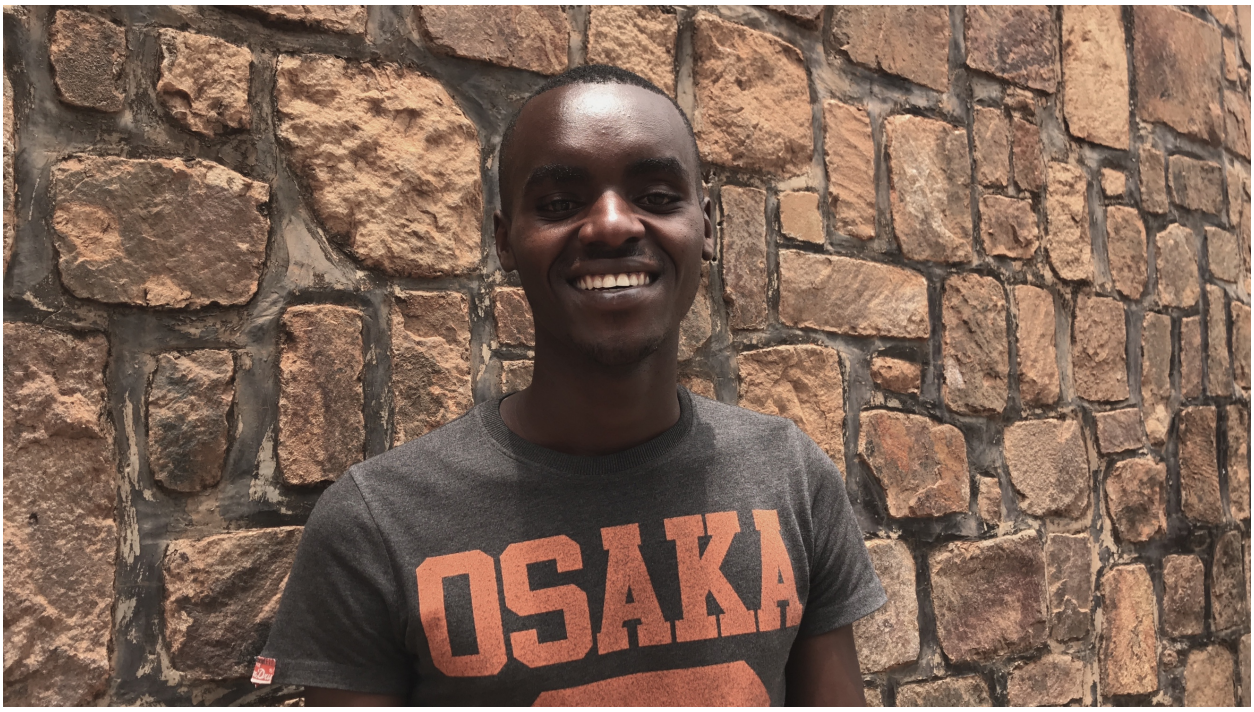
L'œuvre de Moïse: LA pièce. « Sans fenêtre, leur chambre demeurait très sombre ».

Puis, quelle superbe cour! Moïse a planté des haricots, des pommes de terre, des aubergines, des carottes, du chou… j'en passe. Il fait la rotation selon les saisons pour ne pas appauvrir le sol. Il a même fait pousser des fleurs pour ajouter de la beauté à leur jardin! Le terrain sert à nourrir la famille. Pas de frigo. Un petit four à charbon. Tout et rien. Juste assez pour pouvoir manger et vivre… ensemble.

La cour de Moïse. Au fond à droite, on peut voir la partie rénovée et celle non rénovée de sa maison, avec son entreposage de briques.

Parce que

En conclusion, parce qu'APECOS choisit les pauvres des plus pauvres; parce que l'organisation remplit plus que la mission d'éduquer et que leur vision est holistique; parce que les jeunes gagnent un peu en humanisme et font partie d'une communauté; parce que l'organisme aide à réduire l'insécurité alimentaire; mais surtout, parce qu'APECOS offre un futur plus épanoui à des jeunes en leur donnant l'occasion d'étudier, mettant en valeur le potentiel des plus démunis … je décide d'appuyer cette organisation.



Merci, Moïse, d'avoir partagé une partie de ta vie avec moi.
TU es ***wonderful****.*
Tu feras un fabuleux infirmier.
À une prochaine fois, Morakoze (merci, respectueusement).

Pour soutenir l'organisation, appuyez ici.
Pour plus d'informations sur comment aider, appuyez ici.